

« DOUTER DE TOUT OU TOUT CROIRE, CE SONT DEUX SOLUTIONS ÉGALEMENT COMMODES, QUI L'UNE ET L'AUTRE NOUS DISPENSENT DE RÉFLÉCHIR. »

HENRI POINCARÉ

LA COMÉDIE DES ERREURS

Incapable d'accéder au lointain par oubli des médiations scientifiques, le moderne perd aussi le proche par excès de croyance

Sous l'étiquette « science et foi » se mènent depuis des lustres des débats qui, sans surprise, voient athées et croyants s'échanger les mêmes arguments. Pour sortir de cet affrontement répétitif et stérile, il faut se défaire d'une vision erronée des sciences comme de la foi, et envisager différemment leurs modes d'accès privilégiés à l'invisible, au lointain et au proche.

Bruno Latour, professeur à l'École des Mines (Paris) et au département d'histoire des sciences de l'université Harvard (États-Unis), est l'auteur de *Jubiler, ou les tourments de la parole religieuse*, Les Empêcheurs de penser en rond-Éditions du Seuil, 2002. bruno.latour@ensmp.fr

C'EST L'HISTOIRE D'UN MALEN-

tendu : la foi serait la croyance en un au-delà surnaturel, la science offrirait la connaissance d'un ici-bas naturel. Du coup, « Dieu » disparaît, le Dieu des grandes religions de salut aussi bien que les divinités des religions antiques. Tout s'efface devant ce partage entre, d'une part, la croyance en un lointain inaccessible, et, d'autre part, la connaissance d'un proche directement palpable. Si l'on veut connaître la nature, il faut suivre le mouvement des sciences ; si l'on veut y ajouter, en plus, la religion, alors il faut bondir par-delà la nature, changer de méthode d'enquête, abandonner le raisonnement usuel et se mettre à « croire » en des choses inaccessibles, qu'on ne peut pas prouver directement mais dont on peut seulement témoigner. Naturel et surnaturel sont aussi peu miscibles que l'huile et l'eau laissées au repos.

Devant cette division, il n'y a que deux attitudes possibles : l'« athée » dira qu'il ne faut rien ajouter au naturel, que le surnaturel lui-même n'est qu'une illusion de nos sens, de notre cerveau, de notre culture ; le « croyant » affirmera, en tremblant quelque peu, que, sait-on jamais, « au-delà », « au loin », il y a peut-être « en plus » quelque

chose dont il sent qu'il est sûr, bien qu'il ne puisse le prouver.

Selon la virulence des réactions, le croyant gardera ses croyances pour lui, dans son for intérieur, jardin secret plus ou moins inavouable, à moins que, plus audacieux, il n'aille combattre le « scientisme » en se nourrissant de tous les défauts, débats, controverses, inachèvements des sciences. On le verra alors sur les plateaux de télé, dans les journaux pieux, à l'office du dimanche, cherchant à conserver une petite place pour son Dieu lointain dans les recoins les plus obscurs de la cosmologie, du darwinisme, de la neurobiologie, de la psychanalyse ou même, hélas, de la mécanique quantique, asile des âmes traumatisées. Inutile de dire que ces débats ne finissent jamais, l'athée soupirant de l'absurdité des raisonnements croyants, le croyant soupirant devant le manque d'élévation de ces « positivistes bornés ».

Éteignons la télé, fuyons ces débats sur « science et religion », regardons-y de plus près et essayons de comprendre par quelle étrange méprise les positions respectives du proche et du lointain ont pu se trouver si totalement inversées. Car enfin, il n'est pas besoin d'avoir une grande culture scientifique pour saisir que ce sont bien évidem-

ment les sciences qui nous permettent d'accéder au lointain, à l'inaccessible, à l'invisible, au caché!

Personne n'avait jamais vu un corps se déplacer dans le vide en ligne droite selon le principe d'inertie : il fallait qu'un puissant outil mathématique aidât à le penser. Sans les instruments du laboratoire, aucun phénomène ne serait saisissable. Qu'il s'agisse d'un virus microscopique, d'une galaxie géante, d'une simulation complexe, d'une machine subtile, il faut à chaque fois traverser des couches toujours plus nombreuses de données pour en saisir la nature. Rien de moins direct que la prise scientifique. Tous les licenciés en sciences le savent ; de même que tous les lecteurs de Bachelard, qui opposait, comme on s'en souvient, le savoir spontané, presque toujours niais, au savoir « rectifié » par la rude discipline des « travailleurs de la preuve ». Même les sciences d'observation ont besoin de collections, de cartes, de banques de données, de traitement d'images afin de commencer à saisir les structures cachées invisibles à l'œil nu.

Difficile de le contester : celui qui veut accéder au lointain, mieux vaut qu'il se fie aux véhicules scientifiques. Imaginez une seconde la quantité d'instruments, de modèles, de théorèmes, de procédures, de machines qu'il faut emboîter les uns dans les autres pour tracer la distribution des galaxies dans l'Univers, la succession des gènes sur le chromosome d'une souris ou le schéma d'une centrale nucléaire. Impossible de limiter les sciences à la connaissance du direct, de l'immédiat, de ce qui tombe sous le sens.

UN ROBUSTE EMBOÎTEMENT

DES PREUVES. Mais il est plus impossible encore de chercher à atteindre le caché, le dissimulé, le très grand ou le très petit, le très faible ou le très puissant, par des preuves, des raisonnements, des véhicules, des instruments qui ne seraient pas indiscutables. Plus on veut saisir l'invisible, plus l'emboîtement des preuves doit être robuste. Oui, bien sûr, les sciences sont pleines de trous, traversées d'énigmes, rongées par des paradoxes insurmontables, agitées par des querelles ! Mais le seul moyen d'y porter remède est de prolonger leur développement et non d'abandonner le mouvement ordinaire de la raison en changeant brutalement de véhicule. Là où les lumières de la connaissance échouent provisoirement, comment attendre un secours des obscurités de la croyance ? Si la foi se nourrissait des faiblesses de la raison, elle serait misérable.



Heureusement, le malentendu est à double sens. Si les sciences offrent le seul accès assuré pour saisir le lointain, il se trouve aussi que la foi permet de saisir l'inaccessible proche. Cela peut paraître étrange, mais le proche ne tombe pas plus sous le sens que le lointain. S'il faut des instruments pour atteindre l'infiniment grand, l'infiniment petit, l'infiniment caché, l'infiniment nombreux, il faut également des procédures, des médiations, des assemblages, des habitudes pour accéder au proche, au présent, à la présence.

Laissés à nous-mêmes, il faut bien le reconnaître, nous nous détachons rapidement du proche, nous rêvassons, nous errons, nous nous divertissons, notre esprit vagabonde, nous devenons indifférents, le visage de nos amis ne suscite plus en nous de surprise ; quant à celui des étrangers, il nous indiffère tout à fait. Bientôt, même vivants, nous serons comme des morts, incapables de ressentir la présence des proches. Si tous les étudiants en sciences savent que, sans instrument, aucune science n'est possible, tous les amoureux, les amis, les amants savent avec quelle vertigineuse rapidité se perd le sentiment de proximité. S'il est vrai qu'une minuscule faute de calcul

Croyez-vous au réchauffement global ?

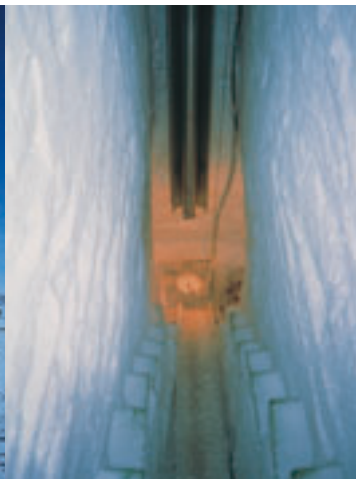
La formulation de la question évoque son homologue : « Croyez-vous en Dieu ? » Mais de quelle croyance parle-t-on ? En matière de sciences, aucune réponse ne peut passer sous silence l'importance de longues chaînes d'instruments, de modèles, de procédures et de machines...

© J. Duprat, C. Engrand / Cnrs

fait perdre d'un seul coup le bénéfice d'une longue campagne de recherche, il est également vrai qu'un seul mot de travers peut rendre étrangères l'une à l'autre deux personnes qu'un long commerce avait rendues proches.

Dans les deux cas, la chose est sûre, qu'il s'agisse du lointain ou du proche, il faut un travail supplémentaire pour les saisir. Dans les deux cas, la chose est également sûre, il n'y a pas d'autre ressource pour en parler que les raisonnements de ce pauvre corps cogitant, le seul que nous ayons à notre disposition. Inutile de rêver d'une faculté supplémentaire.

Le malentendu, je l'espère, commence à se dissiper : science et foi ne font pas appel à deux facultés différentes et ne portent pas non plus sur deux mondes différents. La



... Antarctique, dôme C, tente de forage du projet Epica...

... Tranchée de forage...

... Extraction d'une carotte de glace...

... Préparation d'échantillons...

raison, c'est le raisonnement ordinaire appliqué aux véhicules savants qui permettent l'accès au lointain ; la foi c'est ce même raisonnement ordinaire (comment diable y en aurait-il d'autres ?) appliqué à ces véhicules particuliers qui nous permettent d'accéder au proche.

Si cet argument peut choquer, c'est probablement parce que nous nous trompons à la fois sur les sciences et sur les religions en inversant leurs bénéfiques respectifs. Oubliant l'immense accumulation de médiations scientifiques, nous faisons de la science une sorte de sens commun évident et banal. Oubliant l'immense travail des religions, nous faisons comme si elles avaient pour but de concurrencer les sciences dans le même domaine : l'accès au lointain. Ce faisant, nous pervertissons aussi bien les sciences transformées en opinion que les religions transformées en gnose. D'où ce monstre intellectuel qu'on appelle la « croyance », laquelle est censée ressembler à la preuve savante mais sans en avoir les moyens. C'est ce monstre que l'on invoque lorsque l'on pose la question rituelle « *Croyez-vous en Dieu ?* », comme si l'on s'agissait d'une formule de même farine que « *Croyez-vous au réchauffement global ?* »

La croyance imite la connaissance sans s'apercevoir qu'elle se trompe tout simplement de direction. Pour le lointain, la connaissance est imbattable. Inutile de vouloir faire mieux qu'elle. Pour atteindre le proche, en revanche, il est bien vrai qu'on a besoin d'un véhicule ajusté, que la connaissance savante ne peut pas offrir. Mais, là encore, la « croyance en quelque chose » ne nous sera d'aucune utilité puisqu'elle vise

la mauvaise cible et qu'elle nous éloigne encore davantage de ce proche par lequel il faudrait nous laisser atteindre. Par conséquent, dans les deux cas, la croyance ne sert à rien. C'est pourquoi il faut être agnostique, au sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire ne pas croire à la croyance. C'est le seul moyen de reparler un peu fidèlement de religion.

L'EXCÈS DE SCIENTISME

DES THÉOLOGIENS. S'il est facile de se défaire de l'idée banalisée des sciences – il suffit au fond de lire régulièrement les hors série de *La Recherche* ! –, il est malheureusement beaucoup plus difficile de se défaire de la croyance en la croyance. En effet, dans l'époque contemporaine, les religieux eux-mêmes se sont mis à croire à la croyance ; ils n'ont plus vu d'autre moyen de continuer à parler de Dieu qu'en le repoussant très loin dans l'au-delà du monde, ou en l'enfonçant très profond dans les replis intimes de la psychologie la plus personnelle. Dans les deux cas, ils prêchent comme si la foi fournissait des connaissances à la fois inférieures, puisqu'elles n'auront jamais la qualité des preuves savantes, et supérieures, puisqu'elles sont censées « aller plus loin » et « plus profond » qu'elles.

Cela peut paraître étrange à première vue, mais les religieux aussi bien que les théologiens pèchent beaucoup plus par excès de scientisme et de positivisme que par irrationalisme. Ce qu'on appelle le fondamentalisme n'est pas une forme d'archaïsme absurde qui s'opposerait aux lumières de la raison, mais, au contraire, l'application aux textes saints d'un type de lecture beaucoup mieux adapté

à l'interprétation d'un annuaire des postes ou d'un traité de géologie.

Par fascination pour la science, les religieux, rationalisés jusqu'à la moelle, ne parviennent plus à imaginer qu'on puisse avoir pour but, non pas d'accéder au lointain, mais d'être à nouveau saisi par le proche. Le fondamentalisme n'est donc pas une crispation sur la tradition mais un oubli de la tradition par excès de modernisation. Le moderne est celui qui, en se trompant sur les sciences, perd aussi la religion. Incapable d'accéder au lointain par oubli des médiations scientifiques, il perd aussi le proche par excès de croyance. On parle de sécularisation comme si le drame était que les modernes avaient « perdu la foi », selon l'expression consacrée. Mais la chose est plus grave : ce sont les sciences qu'ils ont perdues !

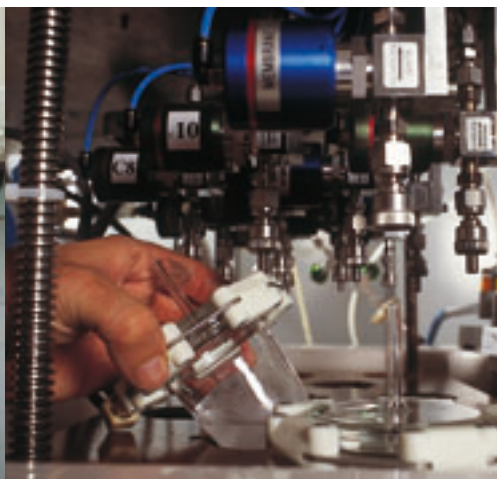
VAINNE DISPUTE

AVEC LES SCIENCES. Tout change si, rompant avec le fondamentalisme, on revient à la tradition, et si, oubliant la croyance en la croyance, on se remet à entendre, littéralement, les divers noms de Dieu dans les religions dites du Livre. On voit aussitôt que la vaine dispute avec les sciences ne présente plus aucune espèce d'intérêt. Qu'on laisse donc les disciplines savantes accéder au lointain, révéler l'invisible, sonder les limites les plus extrêmes du cosmos. Si on veut les imiter, alors qu'on fasse au moins aussi bien qu'elles. Qu'on n'aille pas débiter le vil travail de la croyance là seulement où les sciences trouvent leurs limites, comme si les religieux étaient des vautours qui ne s'assemblent qu'autour des charognes.

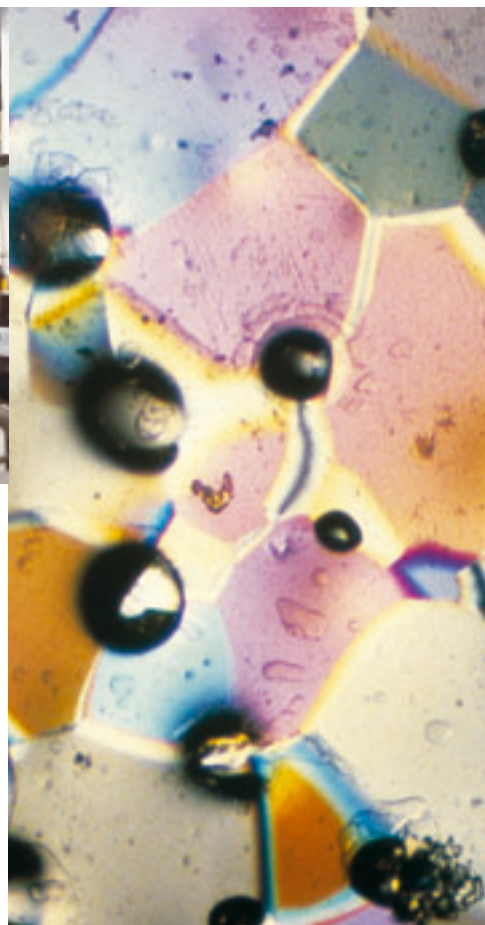
Mais si l'on veut révéler le proche, se rendre présent le prochain, alors il faut invo-



... Fabrication d'une lame mince de glace...



... Installation d'une cellule sur un analyseur.



©L. Augustin ; L. Médard / CNRS photothèque

quer de tout autres médiations et parler de ce qui, selon le terme vénérable, est présent. Présent n'est pas éloigné, indicible, invisible, inaccessible, mais ce qui se présente à nouveau, « celui qui est, qui a été et qui vient », selon une autre expression, une autre manifestation. Se mettre en présence ne suppose pas quelque sacrifice des modes usuels de raisonnement, mais une attention nouvelle de ces mêmes puissances de raisonnement à un autre objet : le prochain et non plus seulement le lointain. L'un comme l'autre ont les mêmes ennemis : l'indifférence, l'absence, le banal, le mort-vivant, le vague, le convenu, l'immédiat. Lointain et proche sont inaccessibles sans médiation.

DIEU, OU LA RÉUSSITE

D'UN ACTE DE LANGAGE. Si l'on se rapproche des traditions scripturaires et que l'on desserre un peu l'étau de la croyance en la croyance, on s'aperçoit bien vite que « Dieu » n'est pas l'objet d'une croyance que l'on pourrait posséder ou non selon le degré de certitude et de confiance accordé à une chaîne de preuves ou de témoignage. On ne croit ni on ne doute de Dieu comme on le ferait du réchauffement global, de l'amour maternel ou du mariage des homosexuels. Ce n'est pas le nom d'une substance visée par un acte de langage. C'est plutôt l'un des termes possibles pour désigner la réussite ou la félicité d'un acte de langage, d'une prédication, par lesquels l'absence devient présence, l'éloigné devient proche, le mort devient vivant, le perdu devient sauvé, l'indifférent devient sensible.

L'une des particularités les plus troublantes de cet acte de langage, c'est qu'on

peut « prononcer à faux le nom de Dieu ». Un énoncé religieux comme un énoncé scientifique peut être vrai et faux. Mais ils n'ont pas la même définition du vrai et du faux. La différence, nous l'avons maintenant compris, ne se situe pas entre des arguments savants qui seraient rationnels et rigoureux alors que les autres seraient irrationnels et vagues. La différence vient de ce que l'exigence de vérité qui porte sur la parole religieuse est proprement écrasante : il faut qu'elle devienne capable de faire ce qu'elle dit, c'est-à-dire qu'elle rende proche ce dont elle parle, qu'elle représente fidèlement, c'est-à-dire rende à nouveau présent le sujet même de sa parole. C'est alors seulement que le nom de « Dieu » n'aurait pas été prononcé en vain.

On comprend que, devant une telle exigence, la plupart d'entre nous reculions avec horreur. Cela est compréhensible. Ce qui n'est pas compréhensible, c'est que l'on continue à mouliner des débats sur science et religion comme si le problème était de savoir qui devait gagner, en fin de compte, du naturel ou du surnaturel. Comme s'il s'agissait d'une course de fond pour voir qui serait capable d'aller le plus loin et le plus vite.

Il n'y a pas plus de concours que de course. Notre seule et fragile raison veut accéder au lointain comme au proche pour sortir de l'état usuel de mort-vivant. Tremblons donc plutôt deux fois : une première fois de ne pas rendre justice à la riche médiation des sciences qui nous permettent d'accéder au lointain ; une deuxième fois de prononcer à faux le nom de « Dieu » qui nous permet d'être à nouveau saisis par le prochain. **B. L. ♦**

... Visualisation de bulles d'air dans la glace :

au terme d'un long parcours, l'analyse de la composition de l'air piégé depuis des centaines de milliers d'années dans la glace polaire permet d'évaluer l'impact des gaz à effet de serre dans l'atmosphère du passé. Sans cet emboîtement des preuves, sans les modèles numériques qui en tirent profit, poser la question de la « croyance » dans le réchauffement global n'a pas grand sens.

POUR EN SAVOIR PLUS

- ☞ B. Latour, *L'Espoir de Pandore*, La Découverte, Paris, 2001.
- ☞ B. Latour et P. Weibel (éd.), *Iconoclasm, Beyond the Image Wars in Science, Religion and Art*, ZKM-MIT Press, 2002.

W *Conférences sur « Science, religion et expérience humaine » :*

www.srhe.ucsb.edu/lectures/

W www.larecherche.fr